60 ans de l'église Saint Thibaut

(Marly-Le-Roi, dimanche 12 novembre 2023)

Michel Camdessus, ancien Gouverneur de la Banque de France

Chers amis,

Un très grand merci de nous faire le plaisir de nous inviter, Brigitte et moi, à partager ce début des célébrations des 60 ans de Saint Thibaut ! Je le sais et y reviendrai dans un instant : un bon nombre d'entre vous n'étaient pas ici ni, de ce monde, pendant ces années exaltantes de la construction, mais le Saint Thibaut que vous célébrez est le lieu où, semaine après semaine, depuis lors, se célèbre l'Eucharistie où, dans la joie ou les larmes, baptêmes, mariages ou funérailles scandent la vie de votre communauté : le lieu aussi où, jour après jour, il a fallu poursuivre les travaux, entretenir, réparer, rechercher des financements. C'est donc ce long travail que vous fêtez en préparant ainsi les soixante années suivantes.

En tant que survivants de ses débuts, nous venons vous raconter leur improbable et belle histoire, et saluer le travail plus ingrat et souvent héroïque de ceux qui ont pris notre relai et qui méritent certainement la plus grande reconnaissance.

Quelle belle occasion, aussi, pour nous arrêter à cette coïncidence qui relie votre vie paroissiale à celle de l'Église universelle à 60 ans de distance :

1. **Années 60**, Saint Thibaut s'élançant vers le ciel grâce au travail d'une communauté paroissiale naissante pendant que se déroule Vatican II ;
2. **Et aujourd'hui**, votre paroisse se préparant certainement à vivre la deuxième étape du synode et d'y prendre sa part pour l'avancée du Royaume ici à Marly, et partout sur cette planète en souffrance, dans l'espérance de participer – qui que nous soyons – à la construction d'un monde meilleur.

Dans ces deux cas, en 1960 comme dans les années 2020, c'est du travail et de l'élan de communautés et de leurs prêtres qu'il s'agit de parler.

*

* *

Année 1960 : une communauté et deux prêtres saisis par l'urgence

Essayons de reconstituer ce paysage de nos débuts dans une France tellement plus pauvre, mais tellement plus optimiste qu'aujourd'hui. C'étaient les Trente Glorieuses en leur début. Il y avait déjà autour d'ici la paroisse de Marly-le-Roi, mais aussi un monde de pavillons, Grand Champs, et les Grandes Terres qui sortaient de terre. C'est avec et grâce aux chrétiens déjà établis ici que l'aventure commence. Ils dotent le quartier d'une chapelle, certes modeste mais comment aurions nous fait sans elle ? Et voilà nous arrivions, jeunes ménages à l'aube de leur vie familiale et professionnelle, ou ménages plus âgés réalisant ici leur rêve d'acquérir leur chez soi.

Nous n'étions riches ni les uns ni les autres : nous bénéficions tous du régime le plus « aidé » d'accession à la propriété, le Plan Courant : une prime de 1 000 Francs par m2 souscrit, sous condition de ressources évidemment.

Chez les plus jeunes dont nous étions Brigitte et moi, les enfants arrivaient et il fallait s'équiper : financer la 2CV, le frigidaire et quelques meubles. Ce n'était pas facile… et nous voici vite bousculés dans ces projets familiaux très indispensables. Il fallait, sans trop attendre, construire une église. Nous allions être très vite 5 000 et les urbanistes parlaient déjà de 20 000 habitants à moyen terme. Nous serions 5 000 dans 3 ans, mais il faudrait construire pour quatre fois plus ! Et tant qu'à construire, nous voulions une église qui soit belle, qui soit de son temps par sa modernité et qui dise alentour la vie de la communauté qui l'habitait, l'élan qui la portait, mais cela avec les moyens du bord, les nôtres, ceux de nos familles et de nos amis. L'évêché de Versailles en charge de toute la Seine-et-Oise d'alors (soit une grande partie de l'Île-de-France) devait en effet construire une église par mois pendant une durée indéterminée pour des quartiers bien moins favorisés. Il ne pourrait donc que nous apporter ses conseils, sa garantie à d'éventuels emprunts et… ses prières.

C'est donc avec simplement un mot chaleureux du futur cardinal Renard, alors évêque de Versailles, qu'il nous faudrait démarrer, nous les laïcs avec 5000 Nouveaux Francs en caisse et organiser pour cela ce qui est toujours l'Association des Amis de Saint Thibaut. Je dis « nous les laïcs » mais – je tiens à souligner ceci – ce qui fait un trait essentiel de l'aventure c'est le rôle discret et, dans son effacement, l'extraordinaire soutien, la profonde animation spirituelle apportée par notre curé le Père Felix Potier, assisté par son vicaire l'abbé Etienne Taupin que nous avons la joie d'avoir parmi nous.

Permettez-moi de redire notre merci à Etienne Taupin et dire la manière dont Felix Potier nous a fait comprendre que dans nos efforts pour assembler les pierres de la construction, nous vivions la naissance d'une communauté de pierres vivantes unies dans leur diversité.

Pour Félix Potier, la rude expérience des camps de prisonniers de 39-45 avait fini de forger une personnalité donnée, prête à faire face à tous les aléas de la vie. Il était habité d'une vive attention aux personnes et aux conditions de vie des familles, du souci de créer des liens et d'une confiance sans réserve aux laïcs, non seulement en raison de leurs compétences techniques ou financières mais surtout en raison des responsabilités liées à leur sacerdoce de baptisés. J'ose le dire, il était déjà à la veille de Vatican II un curé de paroisse tel que le synode que nous vivons les prépare pour demain. On ne dira jamais assez ce que cette paroisse lui doit. Pourrions-nous suggérer, puisqu'il est décédé le 17 février 1998, qu'une messe soit célébrée à sa mémoire tous les 17 février ?

Fermons cette parenthèse. Une urgence évidente s'imposait ; il fallait faire face à trois questions essentielles :

1. Choisir un projet
2. Trouver son financement
3. Associer le plus grand nombre de participants possible à l'aventure étant entendu que, pratiquants ou pas, leur soutien dépendrait beaucoup de l'enthousiasme que le projet susciterait.

Il fallait pour cela provoquer un mouvement d'enthousiasme et d'adhésion collective. Il fallait que chaque famille en vienne à considérer la construction de cette église comme son œuvre propre. Il nous fallait donc les associer aux choix entre une dizaine d'esquisses ou de maquettes sollicitées d'architectes candidats. Nous avons très vite compris que c'est sur le projet que vous connaissez de Messieurs Perrouin, Lunel et Jung que se portait le choix de la plupart d'entre nous. Ces voiles de bois tendues vers le ciel disaient bien notre désir d'avoir au milieu de ce plateau – notre cité de demain – un appel à tourner les yeux et les cœurs vers le ciel. Il signifierait dans la société de consommation naissante notre Foi dans une nourriture qui n'est pas de ce monde. Il dirait enfin notre conviction que la cité que nous voulions aussi belle et fraternelle que possible devrait s'ancrer là-haut dans son élan dans le souffle de l'Esprit. Cela même avant que nous découvrions le magnifique travail des verrières sur les cartons de Maurice Rocher.

Nous savions cependant que ce choix pourrait poser problème, en premier lieu par son côté novateur au plan des techniques de construction, mais aussi et surtout parce que parmi les responsables français de l'Art Sacré, la tendance dominante était à « l'enfouissement des églises ». L'idée était de récuser une sorte de triomphalisme que l'Église aurait trop longtemps pratiqué et de présenter au monde un visage modeste et pauvre.

Les débats furent donc vifs lorsque nous avons réuni, sous la présidence de la Commission d'Art Sacré du diocèse de Versailles des personnalités choisies en raison de leur compétence et de simples membres de la communauté paroissiale. La préférence de ces derniers finit par l'emporter dans un beau geste de confiance de la part du diocèse. Ce fut un bon choix : le label qui vient de lui être accordé 60 ans après[1], mais surtout l'enthousiasme qu'il a suscité le justifiait. Sans plus attendre, il fallait donc le faire connaitre et le faire financer. Nous devions pour cela chercher à engager un vrai dialogue autant que possible avec chaque famille.

Ainsi, après pas mal de réflexions préalables, tel a été l'objectif du premier « Mois de Saint Thibaut » en novembre 1961. Ce fut le début de la mobilisation de plus en plus enthousiaste qui a permis le démarrage de la construction. Comment nous y sommes-nous pris ? Nous avons demandé à toutes les familles qui avaient témoigné de l'intérêt pour la construction de l'église de réunir chez elles tous leurs voisins sans aucune distinction, en les conviant à rencontrer, autour de la maquette de l'église, des membres de notre association.

Ainsi, au cours d'une centaine de réunions tenues en particulier dans les différents escaliers des Grandes Terres et, dans tous les quartiers de Marly-le-Roi et du plateau, nous avons pu promener la maquette et déployer sous les yeux de tous les plans des urbanistes qui mettaient en évidence l'urgence de cette construction. Chacun a pu émettre son opinion, formuler ses suggestions, poser toutes questions sur le financement du projet. Ces réunions fournirent à bien des « gens-qui-ne-se-parlaient-pas » l'occasion de se rencontrer dans une atmosphère amicale de voisinage. Elles révélèrent à tous que l'église ne serait pas construite par tel ou tel mécène, mais par eux-mêmes et par eux seuls.

[1] Label « Architecture contemporaine remarquable » (ACR) accordé par la Direction régionale d'art contemporain de la région Île-de-France.

Pour financier ce projet, nous avions des idées simples. Nous pensions que le prix de revient d'une place d'église était de l'ordre de 650 Francs, soit approximativement le prix d'un réfrigérateur de 80 litres. Ce chiffre était inexact. Nous avons appris depuis que, d'après les normes officielles, on ne pourrait construire à ce prix qu'un hangar sans sous-sol.

Or, nous devions construire une église sur crypte pour disposer ainsi des indispensables salles de catéchisme et de réunion. À partir de ce chiffre – à vrai dire audacieux pour des gens qui étaient en train de payer leur propre réfrigérateur à crédit – nous avons établi un premier budget de 600 000 Francs. Pour réunir une pareille somme, il fallait emprunter et pour cela, savoir combien nous pourrions rembourser chaque année. Un sondage d'opinion organisée par des statisticiens de l'INSEE parmi la population des Grandes Terres nous permit de savoir que les habitants du grand ensemble accepteraient de consacrer au cours des prochaines années une somme de l'ordre de 34 000 Francs par an pour rembourser des emprunts destinés à la construction de leur église. Dans ces conditions nous pouvions emprunter 400 000 Francs mais il nous fallait trouver le reste - au moins 200 000 Francs — sous la forme de cotisations, de dons et de participations de toutes sortes.

Pour parvenir à réunir une pareille somme, il nous est apparu indispensable de donner à tous la mesure précise de l'effort qui leur était demandé. Nous étions conduits à demander à ces familles de donner pour leur église l'équivalent du prix de revient ci-dessus de la place d'un fidèle (évalué à 650 Francs). Nous tenions à faire connaître ce chiffre, pour donner une idée précise de l'effort à accomplir. Mais nous le corrigions de deux remarques. Ce chiffre d'une part n'était qu'un ordre de grandeur. Il est bien évident que seul compte le sacrifice véritable de chacun et non le montant de sa participation. L'essentiel est que chacun soit invité à apporter sa pierre, sans aucun complexe s'il ne parvient pas à faire ce qui est attendu de la moyenne des paroissiens, mais heureux aussi, si ses ressources lui permettent de dépasser cette moyenne. Pour une population habituée au crédit, nous avons tenu, d'autre part, à mettre sur pied des formules de versements échelonnés sur une période de deux ans. De cette façon, bien des familles ont tenu par des versements de 15 à 30 Francs par mois à nous apporter le montant d'une place d'église alors qu'elles n'auraient pu en aucune manière prélever une pareille somme sur leurs réserves.

Nous avons proposé aussi à tous les paroissiens de demander à leurs parents et à leurs amis de s'associer à notre entreprise. L'effort de toutes ces familles a été magnifique et c'était la fierté de notre Association de pouvoir dire que ces modestes apports échelonnés de mois en mois auront été l'essentiel de ses ressources.

Trois mois après le « Mois de Saint-Thibaut », début 1962, ses premiers résultats nous donnaient la certitude que ce pari serait tenu. Cinq mois plus tard, le 6 mai 1962, Mgr Renard, évêque de Versailles, venait bénir la première pierre et le chantier démarrait. Le 12 avril 1964, enfin, l'église était consacrée. Elle était loin d'être achevée, mais le nombre chaque jour accru de la population du plateau ne nous permettait pas d'attendre davantage.

Notre plan financier a dû connaître de nombreuses modifications. Outre l'appui compréhensif des municipalités, nous avons bénéficié de concours précieux de certaines entreprises qui, après avoir pris part à la construction des Grandes terres, ont tenu à nous faire bénéficier de conditions exceptionnelles, atténuant quelque peu la précarité de nos ressources. Je ne veux pas manquer de mentionner l'apport en travail et en nature de bon nombre de membres de la communauté

paroissiale, cela dans un travail d'équipe qui ne s'est jamais démenti. La trésorière adjointe qui est parmi nous pourrait vous dire l'émotion qu'elle a éprouvée en recevant fréquemment des chèques de 10, 20, 30 Nouveaux Francs. Ils étaient souvent accompagnés de mots d'encouragement où l'on devinait parfois qu'il s'agissait de l'obole de la veuve qui voulait elle aussi participer.

Et puisque je viens de mentionner la trésorière adjointe, permettez-moi de vous dire que je la vois encore, le 17 novembre 1962, arpenter le chantier du haut de la future tribune. Le lendemain, elle donnait le jour à un bébé qui s'appellerait Thibaut, évidemment. Nous étions nombreux à nous passionner pour l'évolution du chantier et, en particulier, pour le travail d'une belle audace des charpentiers « compagnons du devoir » conduits par Raoul Vergez, lui-même autodidacte hors du commun, formidable meneur d'hommes. Je le revois boitillant mais grimpant en haut de la flèche pour animer son équipe.

Voilà, ce fut un difficile mais merveilleux début, dans la joie palpable de tous de participer à la naissance simultanée de la communauté humaine et d'une communauté paroissiale réunie par ce projet et prête à s'engager dans tant d'autres chantiers où des chrétiens se sentent tout naturellement appelés : catéchisme, annonce de la Foi et engagements civiques pour la solidarité sous toutes ses formes. Vite, cependant, l'histoire a dispersé la première génération des membres de notre Association. Celle-ci a su se renouveler continuellement et, avec un beau dynamisme, poursuivre aujourd'hui le travail ! Dans quelques jours, la fête traditionnelle et combien utile de la Saint Nicolas vous réunira une fois de plus, comme tout au long de l'année dans tant d'autres activités qui témoigneront de la vitalité de votre communauté.

*

* *

Nous voici 60 ans après. Essayons de porter notre regard, pourquoi pas maintenant, vers les soixante prochaines années…

Soixante ans après, une paroisse vivante à l'heure du synode sur la synodalité

Nous vivons, je le disais en commençant, une coïncidence qui me semble un signe pour nous tous. 1964, c'était l'approche de la fin du Concile. 2024, ce sera la clôture du synode sur la synodalité qui est, pour reprendre les mots du pape François, « le chemin que Dieu attend de l'Église au troisième millénaire ».

Grâce au Père Potier, nous avons bien suivi, en paroisse, à l'époque, les travaux de Vatican II et prié pour les 2 000 évêques qui se trouvaient confrontés aux perspectives du XXIe siècle et à une modernité effrayante pour beaucoup, exaltante pour d'autres. Nous priions alors pour que l'Église connaisse dans le souffle de l'Esprit Saint un nécessaire renouvellement : on parlait d'aggiornamento. Aujourd'hui, même si la mise à jour des années 60 est loin d'être parachevée, le pape François a voulu un synode pour permettre une profonde transformation de l'Église.

Quelle pourrait donc être notre prière et celle de notre paroisse pour les soixante prochaines années ?

Ce serait je pense qu'elle vive ardemment et dans une unité ignorant ou dépassant ici ou là des affrontements dérisoires, la transformation qui la maintiendrait encore plus ouverte au souffle de l'Esprit qui habite ces hautes voiles et aux besoins des hommes autour de nous.

Hier, c'était il y a plus de 60 ans ! Notre évêque nous demandait de prendre en charge la construction de notre église ; vous poursuivez ce travail et nous voici aujourd'hui appelés à reprendre notre élan. Ne laissons pas passer sans le saisir ce nouveau moment de grâce, ce « moment favorable ». Rendons donc grâces et avançons.

*

* *

Un mot pour conclure. Que répondre si vous me demandiez quel serait aujourd'hui le rêve de Félix Potier et de ses compagnons des premiers jours pour le Saint Thibaut de Marly du troisième millénaire ? Je crois que cela tournerait autour de la joie, de la prière, de l'engagement et aussi du souci que personne ne franchisse le seuil de cette église le visage froncé de soucis ou de ressentiments, mais le cœur ouvert à la joie de la rencontre d'une communauté accueillante, réunie autour de son Seigneur.

Mais si, pour quelqu'un, soucis et ressentiments étaient trop lourds, qu'il rencontre un sourire sur un autre visage, un sourire d'au-delà de la politesse, un sourire d'une douce fraternité, un sourire de ressuscités. Soyez surs qu'alors, à la sortie, tous, jeunes et vieux, se sentiront un peu mieux et plus déterminés à travailler pour rendre Marly et notre monde meilleurs.

Car tel est le secret de la synodalité : en nous préparant à prendre toutes nos responsabilités dans l'Église dans un esprit de service, elle nous entraine à les prendre aussi dans nos cités et dans le monde. Et alors, comment celui-ci ne serait-il pas finalement sauvé ?